



**« Repats » au Sénégal,
(s')investir dans la culture pour réussir son retour au pays**

Gilles Balizet

Doctorant de Sociologie à Aix-Marseille Université,
Ecole Doctorale 355

Pour citer cet article :

BALIZET, Gilles, « 'Repats' au Sénégal, (s')investir dans la culture pour réussir son retour au pays »
Etudes de la Chaire Diasporas Africaines no. 3/2021, pp. 1-34. Sciences Po Bordeaux et Université
Bordeaux Montaigne.



« Repats » au Sénégal, (s')investir dans la culture pour réussir son retour au pays

Gilles Balizet¹

Introduction

Les recherches sur les migrations de retour en Afrique se sont développées ces quinze dernières années². Mais elles ont rarement pris en compte la catégorie des élites (Lesourd, 2012). Au-delà du champ académique, elles ont été impulsées par des organisations internationales, dans des objectifs développementalistes, (Ammassari & Black, 2001; Diatta & Mbow, 1999; A. S. Fall, 2007) afin de mieux comprendre les dispositifs à mettre en place pour inciter les « cerveaux qui avaient fui » à revenir (Levatino et Pécoud, 2014; Bredeloup, 2014a; Gueye, 2018; Tandjigora, 2019).

Je propose ici de documenter une autre figure : celle des « repats »³ c'est-à-dire des individus moyennement ou hautement qualifiés qui rentrent par leurs propres moyens dans leur pays d'origine. Suivre les trajectoires de celles et ceux qui disposent de facilités de mobilité permettra alors de mieux comprendre comment « le retour peut non seulement être choisi mais également préparé » (Dia, 2015a). Je m'intéresserai plus précisément aux parcours de celles et ceux qui ont investi dans le milieu culturel, au sens élargi du terme, au Sénégal. Ce prisme permettra d'appréhender à quelles conditions ce domaine d'activité peut devenir un débouché facilitant une réinstallation, en s'articulant à d'autres stratégies mises en œuvre pour réussir cette étape du retour. Tous les « repats » ne se disent pas entrepreneurs, ils ne s'investissent pas tous dans le secteur culturel. Néanmoins, il apparaît que les mondes de la culture, perçus comme des marchés porteurs, peuvent correspondre aux profils de ces acteurs et s'articuler aux enjeux spécifiques à la période de

1 Doctorant en sociologie, depuis novembre 2019, au LPED-IRD, à l'université d'Aix-Marseille, sous la direction de Sylvie Bredeloup (IRD-LPED) et Sarah Andrieu (Université Côte d'Azur, CTEL-IMAF), mes recherches portent sur les migrations de retour au Sénégal au prisme de l'entrepreneuriat culturel. Ce travail a bénéficié du soutien financier du LAM – Chaire Diasporas Africaines – ainsi que de l'Institut Convergences MIGRATIONS porté par le CNRS, portant la référence ANR-17-CONV-0001.

Merci à Sylvie Bredeloup, Sarah Andrieu et Ndiouga Adrien Benga pour leurs conseils précieux.

2 Voir notamment : Ammassari, 2004; Carling, 2004; Cassarino, 2004; Petit, 2007; Sinatti, 2011; Bredeloup, 2015; Dia, 2015b; Dimé, 2015; Flahaux, 2017; Flahaux, Eggerickx et Schoumaker 2017.

3 Le terme de « repat » n'est pas féminisé dans ce texte, mais il comprend des hommes et des femmes. L'expression est aussi parfois prononcée « ripat » ou « répat ».

« ré-installation » qu'ils traversent.

Dès le départ de ce travail, deux hypothèses sont centrales. Premièrement, le « retour » n'exclut pas les circulations et voyages (De Gourcy, 2007). Deuxièmement, l'« entrepreneuriat culturel » est à penser comme une activité parmi d'autres, insérée au sein de pratiques de « butinage » lors de processus de réinstallation au pays. Dans des temporalités variables, les individus rencontrés ne peuvent donc pas être définis uniquement par le fait d'être de « retour » ou « entrepreneur culturel ». Il convient de construire une démarche méthodologique ancrée empiriquement dans les contextes étudiés, où les typologies, catégories sociales (Mary, 2020a) et termes utilisés varient en fonction des contextes d'énonciation et des usages que les acteurs en font. Il ne s'agit donc pas d'assigner les individus à un pays, une sédentarité, une étiquette professionnelle, ou une classe sociale. Je m'attache à les resituer dans des collectifs, des familles, des réseaux, et à décrire les caractères multidimensionnels et relationnels de ces « élites ». En m'appuyant sur une ethnographie au long cours, cette recherche espère alors participer à la description des processus de distinction sociale sur la durée, au sein des « repats », entre les « repats » et la diaspora, avec les locaux, les immobiles.

Dans un premier temps, je reviendrai sur les enjeux et débats soulevés par l'usage de cette catégorie de « repat ». Je présenterai ici des tendances générales de parcours scolaires et migratoires, reconstitués *a posteriori*, qui permettent de décrire ces profils individuels et leurs milieux sociaux, avant leur retour au pays. Dans un second temps, j'exposerai les temporalités, mobilités et imaginaires liés à ces mouvements de retour. Les justifications des décisions de rentrer renseigneront alors les représentations sur le pays d'origine, les aspirations et les modèles de réussite promus par les « repats ». Dans un troisième temps, j'examinerai les stratégies qu'ils mettent en œuvre en vue de réussir leur réinstallation. Leurs investissements dans les marchés de la culture seront alors décrits et mis en parallèle avec leurs discours qui tendent à légitimer leurs actions et leurs parcours.

Dispositifs d'enquête:

Ce bilan des recherches en cours repose sur une enquête ethnographique, avec des observations participantes opérées à Dakar auprès d'individus rentrés depuis plus ou moins longtemps, à la fois sur leurs lieux de travail, de vie et de loisirs. Si le fait d'avoir passé ma jeunesse à Dakar a facilité mon insertion, je ne me suis pas limité cependant à interroger d'anciens camarades du lycée rentrés au Sénégal ces dernières années. J'ai également fréquenté des lieux culturels dakarois, à partir desquels j'ai pu identifier et rencontrer d'autres personnes réinstallées à Dakar. Une quinzaine

d'entretiens biographiques ont été réalisés (sept femmes, huit hommes).

Ainsi, les « repats » rencontrés, des femmes et des hommes, ont entre 25 ans et 40 ans pour la plupart, souvent en couple, marié-e-s et avec un ou plusieurs enfants en bas âge. La plupart des personnes avec qui je me suis entretenu sont issues des classes plutôt aisées, ayant permis la réalisation de leurs études secondaires dans des lycées privées, réputés de la capitale sénégalaise, et souvent avec le programme français. Leurs parents ont souvent eu des expériences professionnelles à l'étranger, et ont pu être notamment des entrepreneurs, politiciens, cadres. Certains ont été expatriés avec des contrats salariés d'entreprises ou institutions internationales, d'autres sont partis comme étudiants et sont restés quelques années pour y travailler, en France particulièrement. Peu ont eu des parents actifs dans le secteur culturel. Beaucoup sont issus de familles bi ou pluri-nationales (Timera, 2007), avec la France, le Canada et les Etats-Unis comme pays les plus représentés. Si certains « repats » sont originaires d'autres pays d'Afrique et dont certains ont grandi ailleurs que sur le continent, les « repats » décrits dans cet article sont essentiellement des gens qui ont vécu au Sénégal la plus grande partie de leur vie.

En parallèle, pour élargir mes entrées sur le terrain, j'ai participé à quelques forums en ligne et me suis abonné à des pages de réseaux sociaux (*Youtube, Instagram, Facebook, LinkedIn*) et blogs, actualisées régulièrement par des individus se disant : « de retour en Afrique » et/ ou « entrepreneur » et/ ou « artiste » et/ou « influenceur ». Je me suis alors focalisé sur la « mise en scène de soi » (Goffman, 1973) et aux manières de raconter leurs parcours. Une attention particulière a été portée aux références afro-optimistes et aux allusions des opportunités en Afrique. Ces analyses de discours viennent compléter le dispositif méthodologique, avec de la vigilance sur le fait que ce qui est raconté en public, en privé et ce qui m'est raconté est sensiblement différent. Aussi, d'autres rencontres avec des « repats » investis dans les secteurs culturels en Côte d'Ivoire, lors du Marché des Arts du Spectacle d'Abidjan (MASA) en mars 2020, étayaient mes données⁴.

Malgré les précautions mentionnées précédemment pour ne pas calquer des catégorisations sur des individus, quelques critères objectifs ont été établis pour le choix des individus à rencontrer dans le cadre de cette recherche :

- avoir réalisé une partie de leurs études à l'étranger,
- venir de « rentrer récemment », depuis 1 à 9 ans, se définissant socialement aussi par ce mouvement de retour,
- avoir grandi au Sénégal, pour la plupart à Dakar, avec familles installées ici depuis plusieurs

⁴ Cette enquête de terrain a été écourtée en raison de la crise sanitaire liée au Covid-19.

génération, des « boy town » (Dia, 2014), souvent scolarisés dans des écoles privées,

- avoir des activités professionnelles ou bénévoles dans les mondes de la culture, et/ou des habitudes de « consommation culturelle »,
- avoir des « pratiques créatives » rejoignant les transformations des mondes de la culture, imprégnés par des codes du marketing et de la communication.

Au-delà de ces critères, j'ai également échangé avec des gens ayant grandi et réalisé des études en France, et qui vivent désormais au Sénégal. Aussi, pour renforcer la mise en perspective historique de ces recherches, des entretiens avec des acteurs culturels ancrés depuis plusieurs décennies ainsi que des « anciennes générations de retour » ont été réalisés.

1. La figure du « repat » : processus de distinctions sociales, trajectoires familiales, parcours scolaires et migratoires

a) Retour des élites africaines et médiatisation de la figure du « repat »

Les imaginaires migratoires sur les retours en Afrique circulent depuis le début de la traite transatlantique. Au fil des siècles, différents branchements idéologiques et réseaux d'acteurs les ont fait exister en mythes et/ou réalités (Soumahoro, 2020). Les effets des courants artistiques, productions culturelles, ainsi que les élites intellectuelles et économiques, circulant dans l'« Atlantique Noir » (Gilroy, 2017) ont notamment été mis en avant (Bonacci, 2007; Boukari-Yabara, 2017). Depuis les indépendances des États africains, les constructions des imaginaires nationaux et des visions des émigrés ne sont pas figées et évoluent, au fil des générations et des mobilités, en lien avec les transformations globales (Timera, 2014). Dans les années 1960, alors que nombre de cadres sénégalais étaient formés à l'étranger, ce processus était alors assimilé à « la fuite des cerveaux » par l'Etat qui reprochait à ses élites, dont il avait financé la formation, de ne pas participer à la construction nationale. Au fil des décennies, les discours ont évolué alors que des mesures incitatives ont été prises pour faire revenir, même temporairement, les ressortissants qualifiés (M. Fall, 2010; Gueye, 2018). Le *brain gain* a ainsi remplacé le *brain drain* (Cissé, 2011, 2017) depuis que la circulation des compétences et le développement d'expertise ont été rendus possible. Ainsi, relayés par des organisations internationales, les États mettent en place des dispositifs à l'exemple du programme TOKTEN « transfert des connaissances à travers les nationaux expatriés » du PNUD⁵ pour inciter leurs cadres expatriés à transmettre leurs compétences,

⁵ Programme des Nations-Unies pour le Développement.

même à l'occasion de retours temporaires (A. S. Fall, 2007). Les relations avec la diaspora se sont davantage institutionnalisées avec notamment la reconnaissance de nouveaux droits comme celui du vote à distance (Smith, 2015). Au Sénégal, cette dernière décennie a vu fleurir des discours où les retours sont encouragés en parallèle des dissuasions aux départs (Aguillon, 2018). Cependant, les « migrants de retour » ne représentent pas une catégorie homogène, ils ne sont pas considérés et accompagnés de la même manière (Bredeloup, 2019). Par ailleurs, des études ont révélé que ce n'était pas forcément les migrants bénéficiant des aides au retour qui réussissaient le mieux (Flahaux, 2017).

La figure de l'investisseur semble valorisée, l'État sénégalais tentant d'orienter les fonds des migrants vers des « créneaux créateurs de valeur ajoutée » (Dimé, 2015), même si ces derniers ne souhaitent pas rentrer physiquement (Beauchemin & Mezger, 2013). Les politiques nationales diasporiques sénégalaises ont alors tendance à mettre en avant certaines figures « idéales de migrants de retour » (Sinatti, 2019). Aussi, les images et « énoncés extérieurs », notamment ceux colportés par les organisations internationales, peuvent profiter à des migrants afin de s'aménager une place dans leur société d'accueil (Canut & Sow, 2014). En effet, si certains retours sont encore stigmatisés, associés à la honte et à l'échec, les retours des migrants plus qualifiés semblent valorisés. Aujourd'hui, les sphères publiques et étatiques ne sont pas forcément les plus investies, et les « retourné-es » ont tendance à se diriger vers le secteur privé et l'entrepreneuriat (Dia, 2015a). Certaines des entreprises internationales voient également un intérêt croissant à confier des responsabilités à des « repats » plutôt qu'à des expatriés (Dia, 2015a), présentant la diaspora non « pas comme une nouvelle frontière, mais un espoir, une excellente nouvelle » (Cian, 2019). Des plateformes et forums en Afrique ou en Europe et en Amérique du Nord permettent à la diaspora africaine de construire un cadre à ces retours (« Talent2Africa »⁶, « MoveMeBack »⁷, etc.). Enfin, des entreprises et cabinets privés effectuent des études sur les diplômés et les cadres de la diaspora et révèlent leurs attraits pour des opportunités professionnelles sur le continent (Innogene Consulting, 2019; Bearing Point, 2018; Inspire Afrika, 2017). Ainsi, une « économie du retour » semble se mettre en place avec son lot de programmes d'accompagnements et de *coaching* (Bredeloup, 2019). Des liens fréquents, par les réseaux sociaux notamment, se tissent entre les membres de la diaspora et les « repats » à propos des opportunités de travail constatées par les seconds depuis leur retour en Afrique.

Par ailleurs, de nombreuses productions artistiques sont réalisées autour du retour en Afrique des élites africaines. Des romans, dont le célèbre *Americanah* de Chimamanda Ngozi Adichie (Adichie,

⁶ <https://talent2africa.com/>

⁷ <https://www.movemeback.com/>

2016), de nombreux programmes télévisés (« Réussite »⁸, « An African City »⁹) retracent ces histoires, les transformant souvent en *success stories*. Des « repats » eux-mêmes racontent leurs parcours dans des blogs, des livres et délivrent des conseils sur ce que d'autres migrants devraient accomplir (Camara, 2018; Gwet, 2019). Localement, à Dakar et Abidjan, des sites internet, des revues culturelles¹⁰ donnent consistance à ce phénomène. Ce dernier est souvent annoncé par les « repats » comme ne faisant que commencer, ils se présentent alors comme des « pionniers ». Certains « repats » jouent le rôle d'« influenceurs » sur les réseaux sociaux. Ils donnent alors une impression d'assurance, ils se présentent comme des *leaders* déterminés, inspirant la confiance et cherchant à convaincre leurs *followers* de les rejoindre en Afrique. Souvent, leurs discours font le lien entre « l'aventure entrepreneuriale » et « l'aventure du retour », à tel point que rentrer peut sembler être un élément essentiel de « l'auto-entrepreneuriat ». Dans ces communications publiques, les difficultés liées aux processus de réinstallation sont peu évoquées, le retour pouvant alors parfois apparaître comme une réussite en soi.

b) Distinctions sociales liées à l'usage du terme de « repats » et processus d'auto-désignations

Étymologiquement, le terme expatrié est issu du grec *ex* « en dehors » et *patrida* « le pays », alors que rapatrier signifie plutôt ramener quelqu'un dans son pays d'origine et remettre en accord des personnes brouillées. Le terme de « repat » est une construction à partir du mot « repatriation », une catégorie elle-même ambiguë et à la croisée de plusieurs phénomènes. Ce terme désigne des nationaux qui reviennent au pays pour y exercer une activité et se distinguent ainsi des expatriés étrangers, travaillant loin de chez eux. Cette notion diffère également de celle de rapatriés dont le retour contraint est en principe organisé et financé par des États. Si cette dénomination de « repat » est étroitement liée au mouvement de retour en Afrique, il ne suffit pas de rentrer dans son pays d'origine pour être considéré comme « repat ». L'usage de cette expression renvoie notamment à la volonté de se distinguer (Bourdieu, 1979) d'images misérabilistes véhiculées sur les migrants africains. Si ce terme est initialement utilisé dans la presse, il est repris par certains individus de retour, notamment à l'occasion de communications publiques, souvent pour incarner une « nouvelle génération » des enfants du continent, de l'« Afrique qui gagne ».

Un club et réseau de « repats » s'est créé à Dakar en mai 2018. Après « Seine&Gaal », il s'appelle désormais « Les Nouveaux Blédards » (LNB). Il s'annonce cosmopolite, avec « 15 nationalités

8 <https://www.canalplus-afrique.com/sn/programmes-tv/reussite>

9 <https://anafricancity.vhx.tv/>

10 Comme « Moov'indak », « Milc Magazine » ou « Le petit journal ».

représentées, près de 200 membres et 70 % d'entrepreneurs »¹¹. Dans les prises de parole des *speakers*¹² lors des *afterworks* mensuels, les « repats » et « expats » peuvent se relayer sans marque d'animosité ni concurrence. Le fait de croire aux opportunités sur le continent donnent alors l'impression de représenter un socle et des objectifs communs, parfois revendiqués panafricains.

Certains critiquent la notion de « repat », ne comprennent pas son intérêt et remettent en question ces nouvelles catégories qui leur sont attribuées à leur retour.

« J'ai quitté la France pour toutes ces cases que l'on nous met et je vois qu'ici en arrivant c'est pareil. Les gens se mettent dans des grands « Nous » qui enferment, excluent comme si les identités étaient pour empêcher d'autres d'y être. J'ai prôné la diversité en France et j'arrive ici on me dit qu'être sénégalais c'est ça ou ça...alors que je sais que plein de gens ne s'y reconnaissent pas »¹³.

Différents termes sont également utilisés pour se désigner au sein de ces processus de retour en Afrique : « *returnees* » (en anglais), « *back to Galsen* » (en anglais et « verlan »), « diaspos », « afropéens » ou « afropolitains ». Certaines expressions renvoient plus aux expériences européennes alors que d'autres correspondent plus à un cosmopolitisme africain, à partir du continent (Awondo, 2014). Certains se revendiquent « fuyards » afin d'assumer positivement la volonté de quitter le pays de départ, devenu inhospitalier, en l'occurrence la France. Le terme est utilisé dans l'intention de mettre en exergue la lassitude ressentie vis-à-vis du racisme au quotidien, des discours xénophobes décomplexés mais aussi du style de vie. L'expression n'a alors pas la connotation négative d'un reproche, exprimé par leur pays d'origine et leur famille, envers les émigrés fuyant les difficultés économiques (Timera, 2014). Il est à noter qu'au Sénégal, où le départ reste valorisé, la notion de fuyard a pu être moins utilisée que dans d'autres pays comme le Burkina Faso où la migration a pu être plus déconsidérée (Degorce, 2014). Dans un ouvrage biographique retraçant son parcours et les difficultés du retour dans son pays d'origine, Yann Gwet évoque son désir de s'installer dans un autre pays d'Afrique. Il se désigne alors comme un « immigré idéologique » (Gwet, 2019) et évoque le fait de « rester en phase avec nous même », plutôt que de se relancer dans des « démarches d'immigration fastidieuses » pour le Canada ou l'Europe.

11 Présentation du club par Adjé – rentrée au Sénégal depuis trois ans – lors d'un *afterwork* à Dakar, le 13 septembre 2019. Les prénoms des personnes rencontrées ont été modifiés pour préserver leur anonymat.

12 Afin de rester le plus fidèle aux expressions des personnes rencontrées, de nombreux mots sont en anglais. A Dakar dans les milieux des « repats » notamment, le wolof, l'anglais et le français se croisent couramment. L'usage de l'anglais pouvant participer de stratégies de distinction et notamment d'internationalisation.

13 Discussion informelle avec Vincent – rentré depuis deux ans au Sénégal – à son domicile, St-Louis, le 19 octobre 2019.

Des « repats » utilisent plutôt les références aux classes sociales pour se distinguer. Ils se disent appartenir à la classe moyenne supérieure, à la bourgeoisie, d'autres à la « *jet-set dakaroise* », en mentionnant leurs loisirs « chics ». Une certaine conscience des privilèges, « diasporiques » particulièrement (Kisukidi, 2019), est exprimée, en référence à l'opportunité d'avoir pu réaliser des études à l'étranger. D'autres à l'inverse s'estiment chanceux d'avoir eu, avant leur départ à l'étranger, des expériences dans des milieux plus populaires au Sénégal, en dehors de la capitale, par l'intermédiaire de leurs liens familiaux. Le fait d'avoir « vu le vrai Sénégal » leur a permis alors d'avoir « conscience des réalités », faisant référence aux différences de niveaux de vie dans le pays.

Ils aspirent à être considérés comme les autres Sénégalais et se demandent alors pendant combien de temps, vont-ils encore être considérés et désignés comme « de retour au pays ». Ce n'est pas seulement le fait de voyager et de vivre à l'étranger qui peut conduire à une déconnexion avec la réalité vécue par ses concitoyens. Inversement, parmi ceux qui n'ont jamais quitté Dakar, nombre d'entre eux n'ont aucune idée de ce que vivent à côté d'eux leurs compatriotes villageois.

« De l'extérieur, il n'y a pas quelque chose de plus évident qu'un Sénégalais qui ressemble à un Sénégalais, qui équivaut à un Sénégalais. Du moment que tu es sénégalais, tu es légitime, tu connais ton pays...Hors ce n'est pas ça, si tu fais vraiment une analyse plus sociologique, tu te rends compte que en fait, il y a beaucoup de gens qui ne sont jamais sortis de leur bulle à Dakar et qui ne connaissent pas du tout d'autres réalités...»¹⁴.

Lors des entretiens, la majorité des personnes rencontrées ont tenu à me montrer leurs capacités à prendre du recul et à analyser leur propre situation. Ils disent être lucides et conscients sur le fait que les images qu'ils renvoient dans la société sénégalaise peuvent modifier leurs échanges quotidiens et professionnels. Ils racontent pouvoir en jouer. Ils peuvent alors se comporter différemment selon les scènes qu'ils occupent, et ce qui les arrange. Les mêmes, avouent aussi parfois vouloir se défaire de ces images.

« C'est que j'incarne avec le métissage, le choco-choco, tout le complexe qui peut truquer ici. Mais moi ça m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est juste enlever ça, le premier petit filtre et aller dans le concret (...) »¹⁵.

Cependant, la « sénégalité » de certains est parfois remise en question, en raison de la pratique du

¹⁴ Entretien avec Mustapha – rentré depuis cinq ans au Sénégal – dans son bureau, Dakar, le 27 janvier 2020.

¹⁵ Entretien avec Abdou, Dakar, le 31 janvier 2020.

wolof avec un accent « singulier », mélangé notamment à l'anglais et au français. Lors de ces interactions quotidiennes, la population hétérogène des « repats » ne réagit pas de manière identique. Certains ne souhaitent pas se faire remarquer et cherchent à adopter tous les codes leur permettant une meilleure intégration, d'autres à l'inverse ne veulent pas avoir à prouver leur appartenance et ne sont pas disposés à faire ces efforts, mettant alors en avant leur individualité.

« En fait quand tu parles 5 minutes, les gars ils alternent et se disent "ki toubab la, ki baol baol la"¹⁶ parce qu'ils voient que c'est ancré quand même (...) Moi j'ai pas envie de m'intégrer à quoi que ce soit, tu ne peux pas m'intégrer plus que moi à mon pays. Je m'intègre comme je veux. Je fais ce que je veux. Je regarde jamais la RTS¹⁷, je ne veux pas rentrer dans des codes, c'est mon pays, je le vis comme je le veux. Mais j'ai des habitudes occidentales et je pense qu'il y a des sénégalais qui sont bien plus occidentaux que moi »¹⁸.

Dans leur récit, revenant sur les différentes étapes de leurs retours, ils évoquent les sentiments d'étrangeté et de familiarité successivement éprouvés (Agier, 2013; Busset & Trémon, 2019) ainsi que leurs désirs ambivalents d'appartenance et de distinction, dans des processus singuliers de subjectivation (Agier, 2013). Il apparaît ainsi heuristique de considérer le terme de « repat » comme représentant une situation, une condition liminaire et non pas une catégorie figée (*Ibid.*). Si des processus de distinction sociale existent entre les « repats », les « diasporiques » et les « locaux », ils n'épargnent pas non plus la population des « repats ». Les comportements et discours des « repats » doivent être observés et analysés à l'aune de l'hétérogénéité de leurs parcours, des capitaux mobilisés, des rapports de genre, des aspirations individuelles, des projets familiaux. Ces processus de distinction entre « repats » sont essentiels à décrire dans la durée, en filigrane de leur réinstallation. Néanmoins, au regard de leurs parcours scolaires et migratoires, quelques caractéristiques communes peuvent être identifiées.

c) Des parcours scolaires et migratoires inscrits dans des stratégies familiales

Pour la plupart des « repats » rencontrés, les projets migratoires étaient inscrits dans leurs projets éducatifs. Dès leur plus jeune âge, leurs parents ont investi financièrement pour leur éducation, et le départ après le baccalauréat obtenu au Sénégal, s'est souvent réalisé dans la même dynamique. La migration est alors décrite comme faisant partie intégrante du parcours scolaire, notamment pour

16 « Lui c'est un blanc, lui c'est un « commerçant » ». Littéralement, *Baol Baol* signifie un habitant du Baol, région du Sénégal, où se trouve notamment la ville de Touba. Traduction de l'auteur.

17 Radio Télévision Sénégalaise. Première chaîne historique officielle du pays.

18 Entretien avec Abdou, Dakar, le 31 janvier 2020.

continuer le processus d'ascension sociale des familles (Grysole, 2018). Des travaux ont décrit les différentes significations liées à un investissement dans une éducation transnationale, afin de favoriser la formation d'une famille transnationale et la reproduction du statut d'élite au niveau national en légitimant leur richesse (Bourgouin, 2011). Ces jeunes semblent représenter les « étudiants expatriés » décrits dans les phénomènes de mondialisation étudiante et de « fabrique de l'excellence » (Mazzela, 2009). La valeur des savoirs acquis à l'étranger reposant sur la légitimité accordée localement et les possibilités sociales de les valoriser (Gérard, Wagner, 2015). Ainsi les demandes sociales d'enseignement privé et à l'étranger (Kabbanji et al., 2013) sont à contextualiser dans l'histoire du système éducatif sénégalais, construit sur la base de dynamiques exogènes (Dia, 2015b; Mbengue, 2016). Le « transnational comme signe d'excellence » (Niane, 1992) semble toujours d'actualité, même si l'offre éducative au Sénégal s'est améliorée et que les diplômes nationaux sont plus reconnus à l'international (Mazzela, 2009).

« Nous on avait besoin de partir parce que les écoles qui étaient ici ne répondaient pas à nos niveaux d'exigences. Nos parents avaient besoin de partir parce qu'ils cherchaient du cash. Je pense que la génération de nos enfants n'aura même pas besoin de partir »¹⁹.

Les trois quarts des personnes interrogées ont fréquenté des universités et/ou écoles privées réputées au Canada, aux Etats-Unis, en Angleterre, en France ou en Chine. Lors de ces périodes d'études, la moitié d'entre eux ont circulé et connu plusieurs pays, voire continents. Certains ayant alors notamment commencé une licence en France pour aller ensuite réaliser un master en Angleterre ou au Canada, plus particulièrement au Québec. La plupart essayant d'obtenir au moins un niveau master même si certains s'arrêtent à la licence. Les orientations de ces études ont été essentiellement dans la communication, le management, le marketing, le numérique, la finance et moins dans l'artistique ou le culturel.

Pendant leurs études à l'étranger, des liens ont pu être entretenus avec d'anciens camarades du lycée. De nouveaux liens ont également été noués avec d'autres étudiants sénégalais et originaires d'autres pays africains. C'est souvent à l'étranger que des affinités ont pu s'établir avec des individus de milieux plus populaires que ceux qu'ils avaient côtoyés jusque-là. Ces réseaux ont souvent été mobilisés lors des allers-retours au pays, des circulations transnationales et l'ont aussi été lors de ces processus de réinstallation. Néanmoins, au retour, beaucoup ont tenu à rappeler que ce n'était plus l'époque du lycée, des nombreuses amitiés, et qu'il fallait se concentrer sur un cercle social plus restreint et compter sur soi-même pour réussir sa réinstallation.

¹⁹ Entretien avec Abdou, Dakar, le 31 janvier 2020.

2. « Le retour c'est maintenant ! » : décisions, justifications et postures

Les raisons qui ont conduit les « repats » à s'engager dans ces processus de réinstallation ne peuvent être simplifiées et réduites à des arguments de causes à effets (Aguillon, 2018). Les imaginaires et motivations étant enchevêtrées (Bréant, 2018), la prise de décisions ne peut pas être attribuée à une seule dimension, économique notamment (Sinatti, 2019). En racontant souvent leur parcours sur le mode du *self made (wo)man*, les « repats » peuvent donner l'impression que les décisions de retour se sont prises seules. Néanmoins, les injonctions sociales tout comme les formes d'appui au retour ont aussi influé sur leurs décisions. Envisager comment les « repats » parlent *a posteriori* de leurs décisions permet de saisir comment ils se représentent leur pays d'origine, comment ils appréhendent le retour, les postures à adopter et les activités à entreprendre afin de le « réussir ».

a) Temporalités des retours et poursuite des mobilités

Les durées de séjour à l'étranger évoluent entre trois à dix ans. Dans leur majorité, ils ne sont pas rentrés au pays directement après l'obtention de leurs diplômes, mais ont cherché à exercer un premier emploi dans leur pays de résidence pour renforcer leurs compétences. Pour celles et ceux qui ne sont pas bi-nationaux, l'obtention d'une seconde citoyenneté et du passeport du pays d'accueil a pu faire partie d'un objectif pendant les études, représentant un second « diplôme » (Mary, 2020b). De ce fait, les temps de séjour hors du Sénégal ont varié non seulement en fonction de la durée d'études et des premières expériences professionnelles sur place, mais aussi du temps passé en démarches administratives et de naturalisation.

Sonnant comme « définitif » dans leurs discours, le retour apparaît dans la pratique d'abord comme une étape dans un parcours migratoire, un temps dans un itinéraire plus vaste de mobilités, s'inscrivant dans des « territoires circulatoires » (Hily, 2006; Tarrius, 1993). En effet, la majorité des « repats » se disent prêts à repartir ailleurs s'ils ne sont pas satisfaits de leurs processus de retour, « *s'ils n'ont pas trouvé ce qu'ils sont venus chercher* ». Néanmoins, ils évoquent leurs difficultés à imaginer une réinstallation dans leur pays de départ. « *Une fois que tu es partie de France, dur d'imaginer y revenir et s'y réinstaller. Si on quitte le Sénégal, ça sera pour repartir ailleurs...* »²⁰. Dans leurs pratiques, certains « repats » continuent à circuler tout en étant basés à Dakar. Les liens tissés à l'étranger sont entretenus à distance depuis l'Afrique. Les circulations en vacances se font aussi parfois dans l'« autre sens », vers leurs anciens lieux d'études et où les réseaux professionnels et affinitaires sont entretenus. Les années 2020 et 2021, marquées par les restrictions de mobilités

²⁰ Discussion informelle avec Elise – arrivée depuis deux ans au Sénégal avec son conjoint – à son domicile, St-Louis, le 8 mai 2019.

liées à la pandémie du Covid-19, ont redessiné les déplacements, contraignant les uns à rester plus longtemps que prévu au Sénégal, et d'autres à repousser ultérieurement leur retour au pays.

Les trois quarts des « repats » rencontrés évoquent des habitudes de mobilités saisonnières notamment depuis leurs périodes estudiantines. Pendant, leurs séjours à l'étranger, des vacances au Sénégal ont souvent pu être financées par l'intermédiaire de leur famille. Leurs représentations du Sénégal étaient alors conditionnées par ces allers-retours qui contribuaient à maintenir les sensations euphorisantes de l'adolescence (Marschall, 2020). En effet, loin du quotidien, leurs séjours étaient ponctués de moments de fête ; ces « jeunesses dorées » se racontaient alors leurs expériences d'études à l'international et leurs désirs de revenir un jour au Sénégal. Ces circulations leur ont permis d'entretenir des liens avec leurs proches et le pays, d'organiser des mariages, de repérer et envisager de futurs *business*.

b) Décisions de rentrer et justifications

Une majorité de « repats » évoque le retour comme une continuité, voire une évidence dans la poursuite de leur projet migratoire étudiant.

« Nous on est d'une génération où quand on part, on part pour revenir. Personne de mes amis, ne s'est dit, quand on partait après le bac, on va rester. Déjà l'intention est claire depuis le départ, parce que déjà on avait compris qu'il y avait quelque chose ici. On est déjà dans un contexte de va prendre quelque chose pour le ramener chez toi »²¹.

Certains mettent en avant un plafond de verre en Europe (Corréa, 2012) ou Amérique du Nord qui ferait obstacle à leur intégration, et pourrait sonner comme un déclassement social (Mahut, 2014).

« En sortant du travail, on avait l'impression d'être toujours sous les autres, toujours l'impression de devoir se justifier, toujours l'impression et de se dire: "purée, on est en train de se battre pour des miettes alors que là-bas il y a tout"...il y avait ce truc là »²².

Le racisme en Europe est évoqué comme empêchant de se sentir à l'aise et de pouvoir évoluer humainement et professionnellement. *« Ici au moins, je serai chez moi, personne ne pourra se lever*

21 Entretien avec Abdou, Dakar, le 31 janvier 2020.

22 Idem.

un beau matin et me dire de partir »²³. Dans leurs discours, certains relient alors leurs motivations à leurs attachements identitaires.

*« Depuis ma tendre enfance, ma ligne directrice, c'est comment m'accomplir, en pensant que le lieu dont sont originaires mes parents mérite que l'on puisse y consacrer son temps, ses heures, sa passion, en continuant à se construire »*²⁴.

Malgré quelques cas de retours précipités, la plupart des décisions semblent s'être construites et concrétisées sur le temps long. *« Pour te raconter mon retour, je te dirais : un, c'était calculé, deux, c'était « timé » et trois, c'était risqué et pour l'expliquer je te dirais : un la famille, deux la culture et trois le business »*²⁵.

Plusieurs « repats » analysent avec réflexivité l'histoire de leurs retours en y intégrant leur enfance. Souvent ils ont rappelé que le retour leur avait fait (re)découvrir leur pays d'origine, dont ils n'avaient qu'une connaissance partielle.

*« Après 10 ans au Canada, je ne connaissais plus le Sénégal. Et j'ai une idée du Sénégal de quand j'avais 18 ans et que j'étais bachelier, aux Maristes, ce n'est pas pareil. Tu parles de ta jeunesse dans un pays où tu as eu des très bons moments, des très mauvais...tu parles d'un adolescent »*²⁶.

Certains évoquent l'importance de ne pas se faire d'illusions sur le processus de retour, afin de ne pas être déçus et de toujours continuer à travailler pour se forger une place, sur la durée. Il est alors intéressant de noter que la plupart des « repats », « anciens membres de la diaspora », après leur retour, cherchent à se distinguer de la diaspora. Ils renvoient parfois l'idée qu'il est difficile d'agir à distance, lors d'allers-retours, sans être basé la plupart de son temps au Sénégal. Ils évoquent le besoin que peuvent avoir les membres de la diaspora de se justifier sur leur « non-réinstallation » au Sénégal. Certains « repats » évoquent alors, souvent en les schématisant, les « grands discours », porteurs de symbolisme, idéalisation ou misérabilisme sur l'Afrique, portés depuis l'extérieur (Fouquet, 2014).

23 Entretien réalisé avec Dramane – rentré au Sénégal depuis un an – dans un bar, Dakar, le 7 février 2020.

24 Extrait d'une intervention dans un *afterwork* d'un club de « repats » par Ibrahima un *speaker* « repats », Dakar, le 7 février 2020.

25 Discussion informelle avec Abdou, Saly, le 30 décembre 2019.

26 Entretien avec Abdou, Dakar, le 31 janvier 2020.

« Le Sénégal c'est pas un film, rentrer c'est pas un film. Moi ce qui me dérange, c'est que tu sois à 8000 kilomètres, dans ton petit salon et que tu me parles, tu parles de quelque chose que tu ne maîtrises plus. Qui on était nous dans notre salon à Montréal pour faire nos gros débats. Les gars, venez-quoi, venez on parle fact, chiffres... »²⁷.

Il est probable que ces débats, depuis l'étranger, aient contribué au désir de rentrer. Mais, en racontant le retour *a posteriori*, ce qui ressort c'est le besoin de pragmatisme et de réalisme. Ces derniers éléments résonnent avec des analyses développées autour du « flamber moins, investir utile » dans les processus de retour d'émigrés (Dimé, 2015).

c) Représentations sur le pays d'origine, aspirations individuelles et familiales, modèles de réussite promus

Au-delà de l'image d'un retour « par le haut », « glorieux » (Bredeloup, 2014a) et de la « culture matérielle du succès » (Banégas & Warnier, 2001) qu'ils supposent, la plupart des « repats » mettent en avant le pragmatisme. S'ils expriment vouloir prendre leur temps au retour, faire preuve de patience et d'humilité, beaucoup semblent aussi aspirer à se faire connaître et « reconnaître » localement. Le processus de retour représente alors un moment d'affirmation de leurs subjectivités et individualités (Marie, 2008). Si le soutien de leur famille a été évoqué dans leurs parcours étudiants et migratoires, il est moins mis en avant dans leurs processus de retour. Les enfants d'hommes politiques ne mentionnent pas toujours leurs liens familiaux ni les facilités dont ils ont pu bénéficier. La plupart des « repats » rencontrés semblent vouloir s'attribuer le mérite de leur réussite, à l'étranger puis à l'occasion de leur retour.

« Je me suis mis mes propres critères pour rentrer...surtout pour moi qui ai une histoire particulière, qui étais promis à revenir dans le business familial. Je m'étais promis que quand je rentre, je regarde tout le monde dans les yeux et que personne n'ose me dire : "tu es là parce que tu es le fils de...ou je ne sais pas quoi" »²⁸.

Souvent, c'est la première fois que ces jeunes se retrouvent « indépendants » dans leur pays d'origine sans être « sous l'aile » de leurs parents. Affirmer sa personnalité et inventer son propre chemin au retour semble déjà représenter une marque d'accomplissement. Mais, à la différence des « individualistes globaux » (Bourgouin, 2011), revenir au pays et poursuivre ses ambitions ne

²⁷ Entretien avec Abdou, Dakar, le 31 janvier 2020.

²⁸ Entretien avec Abdou, Dakar, le 31 janvier 2020.

signifie pas nécessairement rompre avec son passé et sa famille. Ainsi, si la famille n'est pas directement mentionnée comme un élément facilitant le processus de la réinstallation, elle est souvent évoquée pour justifier la décision du retour. Se rapprocher physiquement de ses parents et offrir à ses propres enfants la possibilité de grandir au Sénégal, près de leur famille sont des arguments mis en avant. Cela est particulièrement présent chez les jeunes parents qui rentrent en couple et mariés au Sénégal. La gestion quotidienne de leurs enfants est alors facilitée par la présence et disponibilité des grands-parents tout comme la possibilité de s'offrir les services d'une garde d'enfant, ce qui n'était pas envisagé à l'étranger pendant les études. Ces retours sont appréhendés différemment selon que les personnes rentrent seules ou en couple, avec ou sans enfants. Des femmes se sont senties déconsidérées, jugées de rentrer au Sénégal toujours célibataires avec quelques années supplémentaires, alors même qu'elles avaient obtenu de prestigieux diplômes. Elles racontent leurs difficultés à affronter cette pression sociale, souvent entretenue par des tantes et proches. Des alliances et mariages sont parfois organisés entre retournés. D'autres encore expliquent qu'ils n'avaient pas anticipé sur les difficultés qu'ils rencontreraient à devoir partager à nouveau la maison familiale, cette fois-ci en tant que jeunes adultes aspirant à l'indépendance. La facilité de ne pas payer de loyer leur a permis de supporter ce retour dans la famille, dans les premiers moments de leur réinstallation.

Réussir son retour signifie alors subvenir à ses besoins, se stabiliser, pérenniser sa présence, gérer et faire fructifier ses ressources pour parvenir à faire vivre « sa famille », compris alors au sens de famille nucléaire. Les protections sociales étatiques n'existent pas comme dans d'autres pays où ils ont vécu, « *il faut compter sur soi-même et sur le travail* ». La réussite sociale ne semble pas uniquement associée à la réussite professionnelle (Bourgouin, 2011). Si le niveau de salaire obtenu à l'étranger n'est plus d'actualité dans les premières années de la réinstallation, cela n'est pas vu comme un « retour en arrière » (Wagner, Réau, 2015). Cela fait partie d'un « *sacrifice* » du retour, aussi compensé par le soulagement de le vivre concrètement, loin des fantasmes. Alors, les « repats » rencontrés se disent satisfaits d'avoir réalisé leurs désirs et d'être rentrés, le plus souvent avec l'intime conviction que « *dans cette guerre économique, il vaut mieux être dans le bon train* » et que le « *futur est en Afrique* ».

Circuler en Afrique et faire partie de son dynamisme constituent des images valorisées et des motifs de satisfaction, confortant leur « africanité » (Quashie, 2015).

« J'ai la sensation d'appartenir, et d'être au bon moment et au bon endroit. Je viens d'enchaîner neuf pays d'Afrique. Mon défi au retour a été de faire en sorte que je puisse travailler sur le continent africain, d'un pays à l'autre. L'idée c'était de se dire, je peux

générer de la valeur, on peut générer de la valeur à partir du continent »²⁹.

De plus, le retour en Afrique est présenté comme une opportunité. Tout d'abord pour augmenter sa qualité de vie, où même en cas de précarité, elle serait « *plus confortable ici qu'ailleurs* », notamment par le fait « d'être chez soi », dans le pays de résidence de membres de sa famille, pouvant apporter présence et soutien au quotidien. Il est aussi mis en avant le cadre de vie et un pouvoir d'achat plus important, permettant l'accès à certains loisirs et commodités de la vie quotidienne, souvent inaccessibles à l'étranger, comme par exemple des virées touristiques régulières ou l'emploi d'une aide-ménagère. Ensuite, le retour est présenté comme une opportunité car il offrirait plus de possibilités d'enrichissement et de liberté d'entreprendre.

« C'était plus, contrairement à ce que l'on peut imaginer, un choix de simplicité, en se disant, ce serait plus facile ici, parce que tout est à construire, il y a moins de normes. Il y a moins de concurrence, plus de marges de progression possible pour développer des choses. Et puis, tu peux tirer le système, tu peux tirer avec, en faisant des innovations, en étant dans des partenariats, tu peux aussi développer l'écosystème »³⁰.

Entreprendre au pays a pu représenter un des objectifs du retour de la majorité des « repats » rencontrés. La liberté d'entreprendre, avec la sensation « que tout est possible » est alors présentée comme une opportunité pour ne pas se penser salarié toute sa vie, avec peu de perspectives d'évolution. La notion d'écosystème est alors couramment utilisée pour exprimer le fait de participer à structurer des marchés et de contribuer à leur fonctionnement pérenne. Des retombées économiques peuvent alors être espérées à plus ou moins long terme. La possibilité d'être indépendant apparaît comme une promotion sociale et pas seulement comme un « dernier ressort » (Mezger Kveder & Flahaux, 2013) pour ces jeunes disposant de solides capitaux. Les « repats » ont préparé leur retour à distance. Ils sont souvent porteurs d'idées-reçues sur leur pays d'origine, mais aussi, d'idées nouvelles qu'ils souhaitent concrétiser sur place. Le processus de retour paraît alors une source d'expériences et d'apprentissages, de dépassements des fantasmes construits à distance. Afin de réussir ce processus de retour sur la durée, une fois au pays, des stratégies se réélaborent et s'adaptent aux nouveaux contextes, concurrentiels notamment, et aux interactions qui s'y déroulent.

29 Extrait d'une intervention dans un *afterwork* d'un club de « repats » par Laetitia une *speaker* « repats », Dakar, le 7 février 2020.

30 Entretien avec Mustapha, Dakar, le 27 janvier 2020.

3. Stratégies pour des retours réussis

a) Pluriactivité, poursuite des mobilités et capital international réinvesti

Dans le cadre de ces retours préparés, le cumul d'activités fait partie des stratégies déployées au retour. Certains « repats » attendent de trouver un emploi salarié à distance avant de revenir concrètement ; d'autres rentrent avec suffisamment d'économies pour investir et vivre sur ces réserves pendant plusieurs mois. La plupart jongle entre des périodes de salariat et d'entrepreneuriat. Souvent les projets personnels se sont construits et consolidés pendant des périodes de contrat, cela permettant d'avoir la liberté de « *développer ses concepts* » sans trop de pression immédiate de rentabilité.

« Le temps passe vite. On voit que l'on est beaucoup à avoir plusieurs activités, être sur plusieurs choses en même temps. Obligé d'avoir un truc qui te paye ta vie quotidienne, même si moins passionnant, puis tu peux développer les trucs qui te tiennent plus à cœur. On a tous vu en revenant que c'était l'action et le travail qui étaient déterminants »³¹.

Ils sont conduits à recourir à l'hyper-activité, à un rythme de vie intense pour s'en sortir financièrement. Quelques-uns ont même été victimes d'un burn-out, évoqué en privé et *a posteriori*.

Continuer à se déplacer et à maintenir des liens internationaux font aussi partie des stratégies de réinsertion (Sinatti, 2019). Dans certains cas, le mouvement de retour est présenté comme un « *changement de place* », « *juste un déménagement* », se penser en Afrique sur le temps long ne ralentit pas pour autant les circulations. « *C'est juste une histoire de géographie, je voyage plus en étant basé à Dakar que quand j'habitais à Londres* »³². Beaucoup de « repats » ont la nationalité sénégalaise en plus d'autres : souvent canadienne, française ou américaine, ce qui facilite leurs déplacements internationaux. De plus, leur présence en Afrique et leurs nouvelles activités professionnelles semblent leur offrir des opportunités de mobilités, qu'ils n'avaient pas forcément envisagé quand ils étaient étudiants. Des séjours de moins de quinze jours en Allemagne, au Brésil, Portugal ou Côte d'Ivoire ont été vécus avec enthousiasme, parce que permettant de « *prendre un peu de recul avec la vie quotidienne au Sénégal* »³³. Croiser les géographies des mobilités internationales et des inégalités sociales (Mary, 2014) permet alors de saisir à quel point les

31 Entretien réalisé avec Aïssatou – rentrée au Sénégal depuis neuf ans – sur son lieu de travail et domicile, Dakar, le 5 février 2020.

32 Entretien avec Dramane, Dakar, le 7 février 2020.

33 Discussion informelle avec Abdou, Dakar, le 15 février 2020.

capacités de mobilités peuvent distinguer les « repats » entre eux, mais aussi avec d'autres actifs au Sénégal, et notamment certains « immobiles involontaires » (Carling, 2002).

Des travaux ont évoqué les liens tissés entre les figures de la réussite, les artistes et les élites (Wane, 2015), et décrit leurs pratiques de mobilité (Navarro 2019). Les espoirs dans ces carrières artistiques s'expliquent notamment par le fait que les autres chemins de la réussite sociale semblent bouchés (Neveu-Kringelbach, 2007). Il semble alors que les « repats » cumulent une forme de capital d'autochtonie (Retière, 2003) et dans le même temps une expérience à l'étranger qui peut parfois déboucher sur une « identité internationale » (Niane, 1992). Ces compétences et ressources internationales contribuent à l'interpénétration du capital économique et du capital culturel et leurs possibles conversions à l'échelle nationale (Wagner & Réau, 2015). Ces jeunes « afropolitains », paraissent à l'aise avec la plasticité et l'hybridité de la notion de « culture », et proposent leurs propres représentations de l'identité (Andrieu, 2014). De plus, avec des images d'hommes et femmes d'affaires, ils et elles semblent avoir des éléments les distinguant sur le marché de l'emploi et notamment dans les secteurs culturels en pleine transformation. Si l'entrepreneuriat culturel, n'était pas forcément imaginé comme un débouché professionnel avant le départ en migration et durant les études, il paraît représenter une niche économique, en complément d'autres, pouvant faciliter la réinsertion.

b) Les marchés de la culture en transformation comme un débouché facilitant la réinstallation

Les « repats » rencontrés et actifs dans le secteur culturel, pas nécessairement artistes eux-mêmes, utilisent les termes d'« entrepreneurs », d'« opérateurs », d'« acteurs culturels » tout comme les expressions « afropreneurs » ou « artpreneurs » pour se désigner. La plupart s'inscrivent dans les cadres normatifs liés aux industries culturelles et créatives et en utilisent des notions.

Après l'indépendance du Sénégal, la culture a été présentée comme un pilier de développement, très encadrée par l'État (Benga, 2010). Des travaux montrent comment le désengagement de l'État (Thioub et al., 1998), notamment au sein des politiques culturelles a conduit à la marchandisation de ce secteur, à la prise d'initiatives d'acteurs privés et au creuset des échanges inégaux (Benga, 2010). Des travaux récents évoquent les défis de la professionnalisation des acteurs de la culture, avec les enjeux de financement et les moyens pour préserver l'autonomie des artistes (Navarro, 2018). Des entreprises étrangères, des institutions internationales, des institutions étatiques et des acteurs locaux et issus de la diaspora participent de ce marché de la culture (Olivier, 2017). Les langages des industries culturelles et créatives ont intégré le *digital* et la communication dans ces « écosystèmes ». Ces discours ont tendance à devenir hégémoniques, comme des « modèles » à suivre de manière pragmatique vers une « gouvernance culturelle » (Diop, 2017). La structuration

de ces secteurs permettrait alors de combler les « manques actuels » pour arriver à obtenir les plus-values espérées (De Beukelaer & Spence, 2018).

Par ailleurs, Dakar et Abidjan sont présentées comme des *hub* ouest-africains, des « nœuds » qui attirent des investisseurs (Bertoncello et al., 2008), permettent des connexions, pas seulement dans les domaines artistiques, même si ces derniers participent à façonner leurs images. Les marchés culturels perçus par leurs « bouillonnements », leurs potentiels et leurs manques offrent alors de la place, des « niches » pour ces « repats » investisseurs et/ou artistes et/ou acteurs culturels et/ou consommateurs culturels et/ou expérimentés en marketing, communication et outils de gestion. A la croisée de tous ces champs d'action, les « repats » cosmopolites et « locaux », entrepreneurs et consommateurs, pragmatiques et « engagés » semblent alors avoir les « profils idéaux » (Sinatti, 2019) pour investir et s'investir dans ces champs d'activité.

La communication, le management digital, l'accompagnement d'artistes figurent parmi les services proposés par des acteurs qui ont souvent commencé par des activités de promotion d'artistes à travers un blog et des créations journalistiques. Certains « repats » ont créé leurs propres associations et/ou entreprises de production artistique. L'ouverture et la gestion de lieux publics ayant des fonctions d'incubateurs avec des espaces de *co-working* florissent aussi à Dakar et à Abidjan, souvent à l'initiative de « repats ». De plus, l'événementiel est une activité importante et les « repats » se retrouvent à participer au dynamisme de ces villes *by night* (Fouquet, 2017). Le *sharing* de contacts, la création de plateformes et la mise en réseau constituent alors des positionnements que de nombreux « repats » investissent après quelques années de retour. Leurs réseaux transnationaux ainsi que les contacts locaux, tissés progressivement dans leur processus de retour, semblent être des éléments essentiels de leurs activités. Des alliances se tissent, parfois avec des réseaux plus anciens, hérités de leur scolarité et de leurs liens familiaux. Aussi certaines relations se construisent entre « repats » et nouveaux venus. De nombreux acteurs sont présents dans plusieurs sphères d'activités dans ces mondes de l'Art (Becker, 1992), des parts de marchés se recoupant et se complétant souvent. Dans ces systèmes d'intermédiation (Jeanpierre, Roueff et Al. 2014), les acteurs se partagent parfois les rôles et les tâches pour se soutenir, relayer leurs productions et leurs activités.

L'entraide et la concurrence sont annoncées comme inhérentes à ces « écosystèmes » des industries culturelles et créatives. Les différents acteurs semblent alors bien réfléchir leurs stratégies de communication et de développement de leurs activités. « *On est dans un milieu très concurrentiel où les idées peuvent vite être récupérées par d'autres. Il faut chercher à avoir toujours une longueur*

d'avance »³⁴. En effet, au retour, certains ont pu réaliser des choses qu'ils n'imaginaient pas en tant qu'étudiant à l'étranger, soutenu par leurs parents.

« Je dis souvent que la mondialisation je l'ai vécue en rentrant au pays. J'ai compris que l'on est en concurrence avec tous les jeunes du monde, même dans ton propre pays. En Europe, je n'avais pas toutes ces réflexions, c'est quand j'ai vécu ce plan social, cette délocalisation et ce licenciement ici que j'ai compris. On dit des fois « le monde », la même planète, mais on n'est pas tous ensemble, c'est la guerre ! En Europe, vous pouvez avoir des débats idéologiques mais nous on en n'est pas là. C'est faire vite de l'argent, tant que possible »³⁵.

Certains acteurs « historiques », ancrés depuis plus longtemps que ces jeunes « repats » dans les mondes culturels sénégalais et africains, ne voient pas nécessairement d'un bon œil tous ces efforts de communication engagés par les « repats » autour de « nouvelles dynamiques », qu'ils associent à de l'élitisme, de la condescendance et de l'opportunisme.

« On fait toute une montagne des gens qui rentrent mais je relativise ça. On compartimente trop. Les circulations ont toujours existé. Avant même l'indépendance, des gens comme Senghor se sont formés à Paris. Et il n'y a rien de nouveau ! Les jeunes viennent dans le monde de la culture et c'est leur influence de la communication et du marketing qui donnent l'impression que tout cela est né avec nous, avec les gens de retour. Je ne m'inscris pas dans ce discours, dans cette façon de raconter l'histoire de manière biaisée. C'est quoi cette façon de s'approprier des retombées de nombreux efforts collectifs, depuis longtemps. Avec ces discours, ils ne structurent rien ! Il faut recontextualiser dans une histoire plus globale et arrêter d'en faire toute une montagne »³⁶.

Certains acteurs pensent alors que cet effet de mode des opportunités culturelles est passager et que les démarches plus ancrées dans les communautés, portées par les artistes eux-mêmes, continueront à exister sur un temps plus long. Ils évoquent le besoin de transmettre des héritages artistiques singuliers, localisés et les dynamiques collectives associées afin d'éviter des processus d'appropriation individuelle, où le besoin de se valoriser conditionne les initiatives et les récits.

34 Discussion informelle, avec Moussa – rentré au Sénégal depuis huit ans – sur son lieu de déplacement professionnel, Richard Toll, le 20 juin 2019.

35 Entretien réalisé avec Ismaël – rentré en Côte d'Ivoire depuis quatre ans – dans un restaurant, Abidjan, le 13 mars 2020.

36 Entretien avec Souleymane – rentré depuis près de 10 ans au Sénégal – à son domicile, Dakar, 15 mars 2021.

Des travaux ont révélé comment la rareté des formations universitaires spécifiques aux métiers de la culture en Afrique pouvait favoriser la présence de « résidents culturels européens » (Despres & Amico, 2016) comme acteurs de ces « écosystèmes ». Dans ces petits milieux, leurs acteurs se croisent souvent dans des lieux branchés de la capitale où ils sont aussi parfois « consommateurs culturels ». Derrière des discours qui semblent véhiculer une image consensuelle d'engagement de ces jeunes « repats » entrepreneurs pour la culture de leur pays d'origine, des enjeux économiques, de concurrences et de positionnements sont bien présents. Les jeunes « repats » n'avaient pas forcément prévu de travailler dans la culture en rentrant au pays et ne s'étaient pas formés spécifiquement aux métiers de la culture. Finalement, les transformations de ces secteurs et les espoirs générés par le numérique et ces industries culturelles et créatives semblent aussi leur offrir des possibilités d'activités.

Au-delà de la notion floue d'entrepreneuriat culturel, des « repats » investissent plus que du temps et de l'argent dans les mondes liés à la culture. Si la culture est présentée comme un « créneau créateur de valeur ajoutée », les retombées financières ne sont pas forcément envisageables à court terme. En effet, la culture associée à la « création de contenu » s'avère représenter un outil particulier de promotion d'initiatives et d'acteurs, en plus de contribuer aux modèles économiques (Jedlowski, 2019). Si des « repats » participent à la création de séries en wolof et français, diffusées sur internet et pas nécessairement sur les chaînes télévisées, ils semblent parfois privilégier le contenu et la vente de leurs publicités au contenu de la série. Dans les premières années suivant leurs retours, leurs implications dans des « activités culturelles » et dans ces « environnements créatifs » ont contribué effectivement à leur « rayonnement ». Reprenant les formules de l'époque senghorienne « l'art au service du développement » (Neveu-Kringelbach, 2007) ces acteurs véhiculent alors une image « passionnée » de leurs entreprises. Leur « engagement » paraît être un moyen de mieux connaître les interlocuteurs, réseaux et fonctionnements du territoire et une façon de se présenter à des acteurs déjà en place, au-delà des domaines « élargis » de la culture.

c) Justifications de leurs investissements par les notions de missions et responsabilités

Certains « repats » pour justifier leurs investissements, qui ne sont pas exclusifs aux marchés culturels, évoquent leur attachement au pays, et une forme de devoir citoyen, face aux défis de développement.

« Il y a le côté patriote, en tant que sénégalais, moi je pense qu'il faut absolument s'investir d'une mission, de développer son pays, et donc de voir comment on peut contribuer, dans nos domaines respectifs...et pour moi c'est dans le domaine culturel...on est conscient du fait que

nos Etats n'ont pas beaucoup d'argent...Enfin, c'est des Etats qui se pensent pauvres, parce que pour moi l'Afrique est le continent le plus riche au monde, c'est juste un état d'esprit...Avec le peu de moyens que j'ai, j'essaye de faire en sorte que je crée, ou que je contribue à la création de plateformes ou d'espaces où on peut découvrir le patrimoine culturel sénégalais »³⁷.

D'autres racontent qu'ils ont pris conscience de l'importance de « la culture » lors de leurs séjours à l'étranger. Ils ont constaté que « *les sénégalais ne connaissaient pas leur culture* » et cela les a influencés à œuvrer dans ces domaines d'activité à leur retour au pays.

Ces nouveaux créateurs de structures et programmations évoquent le fait qu'ils ont cherché au retour des structures similaires mais ne trouvaient pas ce qui leur correspondait. « *Dans ces cas-là, tu ne te plains pas et tu le crées* »³⁸. « *Il est alors important de ne pas forcément suivre la tendance, mais aussi avoir ta personnalité, tes choix, tes intuitions* »³⁹. « Ces aventures entrepreneuriales » sont souvent racontées *a posteriori* dans un état d'esprit de « pionnier ». « *On doit être un puits qui prend sa source en nous-mêmes. On a besoin d'avoir des figures, des référents et incarner l'Afrique qui gagne comme Marie Rose Guiraud⁴⁰ a su la représenter* »⁴¹. La « *volonté de bien faire les choses* », en suivant des « normes » en termes de qualités et juridiques et administratives, est mise en avant, pour participer à la professionnalisation et structuration de ces secteurs. Alors, ces jeunes acteurs culturels, souvent autodidactes, évoquent l'importance de la transmission et de la formation. En effet, ils sont nombreux à évoquer le fait qu'il manque des « *maillons de la chaîne pour former l'industrie, qui de fait est bancal, car les artistes, créatifs, ne sont pas forcément connectés aux nouvelles normes administratives, juridiques et de communications* »⁴². De nouveaux métiers sont mis en avant, où peu de professionnels seraient formés localement. « *On manque d'administrateurs et promoteurs culturels. Réfléchir aux modèles économiques n'est pas le rôle des artistes. C'est des métiers à part entière* »⁴³. C'est devant ce constat qu'une « repat », investie depuis près de dix ans dans les milieux culturels à Dakar, participe à créer une certification en « *management de produits culturels* », avec une école privée de management de Dakar.

37 Entretien avec Aïssatou, Dakar, le 5 février 2020.

38 Discussion informelle avec Adjji, Dakar, septembre 2019.

39 Entretien avec Ismaël, Abidjan, le 13 mars 2020.

40 Danseuse et chorégraphe ivoirienne célèbre, ayant circulé entre la Côte d'Ivoire et les Etats-Unis notamment. Décédée en avril 2020. Elle a publié en 2018 une autobiographie intitulée « la survivante » en 2018. Cf bibliographie.

41 Témoignage de Rabyatou – rentrée en Côte d'Ivoire depuis plus de dix ans – aux rencontres professionnelles autour de la danse au MASA, Abidjan, mars 2020.

42 Entretien avec Aïssatou, Dakar, le 5 février 2020.

43 Témoignage de Corinne – rentrée en Côte d'Ivoire depuis six ans – aux rencontres professionnelles autour du cirque au MASA, Abidjan, mars 2020.

Dans la même perspective, des « repats » et/ou « entrepreneurs culturels » se retrouvent invités en tant que *speaker*, pour intervenir ou modérer des débats et participer aux réflexions intellectuelles sur la culture, avec souvent la position de témoin privilégié.

« Je suis revenue pour apporter un vent de modernité à l'école de ma tante, et vivre un retour aux sources pour moi, m'imprégner de la source. Là pour former la jeunesse et apporter de l'avenir dans le sport et l'art, aussi grâce à ma formation de management de carrière sportive et artistique et mon côté entrepreneurial dans ces deux domaines là. C'est de la culture mais on peut en vivre. Fatiguée de voir des gens qui en profitent à nos dépens. Nos talents sont précieux, on a tout sur le continent... Réveillez-vous et n'arrêtez jamais. Il faut être dans l'encadrement, prendre les rênes, changer les règles. Changer radicalement de vie. Il y a un plafond de verre. On me disait pas possible la « femme manageuse », mais j'ai réalisé mon rêve de monter une boîte, être danseuse et actrice. Je manage trente danseuses, je suis fière de ça. J'ai mes propres ressources, je voyage et je suis aussi ici à Abidjan »⁴⁴.

D'autres « repats » ont évoqué leurs responsabilités du fait d'être associés à ces élites cosmopolites, notamment après leurs longues études.

« En Côte d'Ivoire, le taux d'analphabétisme est de 57 %, ceux qui ne sont pas analphabètes s'arrêtent souvent même avant le bac, alors tu imagines quand tu reviens avec un master 2, tu es un peu comme un génie. Alors si tu ne le fais pas, qui le fera ? On doit oser, passer à l'action, surtout agir. On est une élite, on a fait des écoles réputées, on a circulé ailleurs, on a vu d'autres choses, on a une responsabilité »⁴⁵.

Alors, ces jeunes évoquent leurs rôles comme des missions, avec parfois une certaine pression sur leurs épaules.

« Un pote m'a redit récemment : « tu as tout pour être entrepreneur ». Et c'est vrai que je suis chez mes parents, dans une assez bonne situation, je ne m'inquiète pas de ce que je vais manger. Je dis parfois à mes potes : « on critique les autres, on veut mettre des niveaux d'exigences supérieures, alors si on se lance, on doit bosser, ne pas se planter. Et on doit créer, créer, créer. Si tu regardes on ne crée aucune valeur. Ce n'est pas possible. On

44 Témoignage de Wina – rentrée en Côte d'Ivoire depuis un an – aux rencontres professionnelles autour de la danse au MASA, Abidjan, mars 2020.

45 Entretien avec Ismaël, Abidjan, le 13 mars 2020.

consomme des choses que l'on ne produit pas. On doit chercher à structurer des marchés. On doit se baser sur des critères d'exigences internationaux. Un des pires trucs pour moi serait que mes élèves de mon cours de danse aillent en Europe et qu'on leur dise qu'ils et elles ont appris la salsa en Afrique. On a notre touche mais je veux que les gens reconnaissent qu'on l'a fait bien »⁴⁶.

Le retour au pays, au-delà du fait d'assumer des responsabilités, offre la possibilité de se lancer, d'oser entreprendre à son compte. « *Moi je suis quelqu'un de business, j'ai toujours été business et des gens comme moi en France, au Canada, il y en a beaucoup mais des gens comme moi ici, il n'y en a pas beaucoup* ». Les expériences internationales sont évoquées comme un élément permettant de se distinguer et de se représenter sur le marché de l'emploi local.

« Quand toi tu as la chance d'avoir vécu sur 3 continents en 25 ans, d'avoir appris tellement, d'avoir assimilé le système américain très pragmatique, très business, d'avoir pris le côté très stratégique et synthétique de la France et d'en faire un paquet et de rentrer ici. Tu te dis, tu peux être chaud quand même »⁴⁷.

Leurs différents capitaux obtenus lors de leur « jeunesse privilégiée » au Sénégal, leurs séjours à l'étranger et réinvestis localement semblent alors représenter « un paquet » facilitant le processus de la réinstallation et de la distinction sociale dans un contexte de concurrence localisée et globalisée.

Conclusion

Loin d'être exhaustif, le propos de cet article a tenté de retracer des éléments de parcours individuels afin de décrire quelques contours de cette figure de « repat », sans négliger l'hétérogénéité des profils qui l'incarnent. Ces « repats » rentrent dans leur pays d'origine sans les dispositifs d'aide au retour. Néanmoins, si la décision de retour est présentée comme une décision individuelle et une concrétisation par leurs propres moyens, les multiples réseaux et capitaux dont disposent les « repats » sont des éléments essentiels de leurs réinstallations. Il apparaît que la figure du « repat » se construit au-delà du seul fait de rentrer dans son pays d'origine. Les processus de distinction sociale étaient déjà à l'œuvre avant de partir à l'étranger pour les études, grâce au soutien de leurs parents et dans des stratégies familiales d'ascension sociale. Les phénomènes de concurrence localisée et globalisée sur les marchés de l'emploi, aux échelles nationales et internationales sont à prendre en considération afin de comprendre ces parcours migratoires et mouvements de retour en

46 Idem.

47 Entretien avec Abdou, Dakar, le 31 janvier 2020.

Afrique, ainsi que ces désirs ambivalents d'intégration et de distinction.

Les « repats » rencontrés ne se revendiquent pas tous « entrepreneurs culturels ». Néanmoins, dans leur majorité, ils associent leur désir et la liberté d'entreprendre à leur retour au pays. Cette culture de l'entrepreneuriat est souvent liée aux codes du marketing et de la communication. Au vu des glissements sémantiques associés à la notion de culture, puis à l'expression plurivoque de « développement des industries culturelles et créatives » (De Beukelaer, 2018), il apparaît que ces secteurs encore peu définis peuvent représenter des débouchés pour des « repats ». Les « entrepreneurs culturels » représentent souvent personnellement leurs produits et services proposés. Leurs opportunités professionnelles sont alors conditionnées par les mises en scène de soi (Goffman, 1973), les images, les discours et les impressions qu'elles et ils génèrent. Dans ce contexte, apprendre à rentrer relèverait presque déjà de l'entrepreneuriat culturel.

Les « repats » et « entrepreneurs culturels » valorisent leur retour en Afrique, se distinguant alors de « la diaspora ». Néanmoins, ils entretiennent des liens avec ses membres, rencontrés lors de leurs études à l'étranger ou même d'anciens camarades de lycée restés à l'étranger. Ils se disent alors « conseiller au retour malgré soi » : les sollicitations extérieures pour partager les expériences et observations les poussant à prendre la parole dans des sphères privées et parfois publiques. Des vidéos sur internet conçues comme des interviews autour de portraits et parcours, contribuent à présenter le retour en Afrique comme un acte d'engagement, de croyance dans les potentialités du continent. Les « repats » représentent ainsi des figures publiques positives, tournées vers l'avenir. Elles incarnent le dévouement pour le développement du continent à travers et leurs entreprises privées.

Les images positives de ces retours, souvent teintées d'Afro-optimisme (Anne, 2019), et une logique commerciale (De Beukelaer, 2018), sont à mettre en perspective avec les activités développées et le pragmatisme économique prôné. En effet, les « repats » revendiquent leur pluriactivité comme un moyen de pérenniser leurs revenus et leur présence au Sénégal, tout en continuant à chercher de nouvelles opportunités et à structurer des marchés. En s'intéressant depuis Dakar, à ces activités de l'entrepreneuriat culturel et des nouvelles opportunités qui naissent, il en ressort que les « repats » constituent aussi un « nouveau marché ». Elles et ils deviennent des consommateurs et clients potentiels, tout comme les membres de la diaspora qui souhaitent revenir et/ou investir en Afrique. Les discours optimistes sur les industries culturelles et créatives, tout comme les opportunités en Afrique, parfois tenus de manière stratégique, reposent sur l'espoir de réalisations des potentiels annoncés (*Ibid.*). Au-delà des enjeux de communication et de figures publiques de la réussite, les processus de réinstallation sont à suivre sur la longue durée afin de comprendre,

comment les discours et les pratiques se rejoignent et se confrontent pour ces « repats » et/ou « entrepreneurs culturels ».

Bibliographie :

- Adichie, C. N. (2016). *Americanah*, Paris, Folio, 704 p.
- Agier, M. (2013). *La condition cosmopolite*, Paris, La Découverte, 240 p.
- Aguillon, M.-D. (2018). Encouraging « returns », obstructing departures and constructing causal links The new creed of Euro-African migration management. *Migrating out of Poverty, Working Paper* (54).
- Ammassari, S. (2004). From nation-building to entrepreneurship : The impact of elite return migrants in Côte d'Ivoire and Ghana. *Population, Space and Place*, 10(2), p. 133-154.
- Ammassari, S., & Black, R. (2001). *Harnessing the Potential of Migration and Return to Promote Development : Applying Concepts to West Africa*. UN (coll. « IOM Migration Research Series »).
- Andrieu, S. (2014). Les valeurs de la création chorégraphique ouest africaine. *Volume !. La revue des musiques populaires*, 10(2), p. 89-111.
- Anne, H. (2019). *Panser l'Afrique qui vient*, Paris, Présence Africaine, 96 p.
- Awondo, P. (2014). L'afropolitanisme en débat. *Politique africaine*, n° 136(4), p. 105-119.
- Balizet, G. (2020). « Repats » au Sénégal, retours vers le futur. *Les rencontres des Jeunes Chercheur.e.s en Etudes Africaines*. <https://jcea.hypotheses.org/1189>
- Banégas, R., & Warnier, J.-P. (2001). Nouvelles figures de la réussite et du pouvoir. *Politique africaine*, n° 82(2), p. 5-23.
- Bearing Point. (2018). *Le soleil se lève au sud*. <https://www.bearingpoint.com/fr-fr/notre-succes/publications/le-soleil-se-leve-au-sud/>, consulté le 18 juin 2020.
- Beauchemin, C., & Mezger, C. (2013). Investir dans la terre, la pierre ou les affaires au Sénégal : La prime aux migrants et à leurs proches ? In *Migrations africaines : Le codéveloppement en questions*, Paris, Armand Colin (coll. « Recherches), p. 191-240.
- Becker, H. (1992). *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 380 p.
- Benga, N. (2010). Mise en scène de la culture et espace public au Sénégal. *Africa Development*, 35(4), p. 237-260.
- Bertoncello, B., Bredeloup, S., & Lombard, J. (2008). *Abidjan, Dakar : Des villes à vendre?: La privatisation made in Africa des services urbains*, Paris, Editions L'Harmattan, 356 p.
- Bonacci, G. (2007). *Exodus ! L'histoire du retour des rastafariens en Ethiopie*, Paris, Scali, 533 p.

- Boukari-Yabara, A. (2017). *Africa unite ! Une histoire du panafricanisme*, Paris, La Découverte, 316 p.
- Bourdieu, P. (1979). *La Distinction : Critique sociale du jugement*, Paris, Les Editions de Minuit, 672 p.
- Bourgouin, F. (2011). Des individualistes globaux : Ruptures et discontinuités dans les familles d'élites africaines transnationales. *Autrepart*, n°57-58(1), p. 299-314.
- Bréant, H. (2018). Retours sur capital(e). *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 225(5), p. 54-66.
- Bredeloup, S. (2014a). *Migrations d'aventures : Terrains africains*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques – CTHS, 141 p.
- Bredeloup, S. (2014b). Pluralité des parcours des étudiants ouest-africains en Chine. *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, 13, p. 139-165.
- Bredeloup, S. (2015). Introduction : Terrains revisités en migrations africaines. *Africa development. Afrique et développement*, XL(1), p. 1-17.
- Bredeloup, S. (2019). L'accompagnement des migrants de retour au pays : Un nouveau créneau pour les consultants sénégalais ?, in Mazzela S., Perrin D., In Mazzela S. & Perrin D., *Frontières, sociétés et droits en mouvement : Dynamiques et politiques migratoires de l'Europe au Sahel*, Paris, Bruylant, p. 83-108.
- Busset, M., & Trémon, A.-C. (2019). « Narrations, quêtes expérientielles et épreuves du retour ». *ethnographiques.org, Revenir. Quêtes, enquêtes et retrouvailles*, (37).
- Camara, K. (2018). *Emigration des Africains : Oser le retour*, Torino, CELID, 116 p.
- Canut, C., & Sow, A. (2014). Les voix de la migration. Discours, récits et productions artistiques. *Cahiers d'études africaines*, 213-214, p. 9-25.
- Carling, J. (2002). Migration in the age of involuntary immobility : Theoretical reflections and Cape Verdean experiences. *Journal of Ethnic & Migration Studies*, 28(1), p. 5-42.
- Carling, J. (2004). Emigration, return and development in Cape Verde : The impact of closing borders. *Population, Space and Place*, 10(2), p. 113-132.
- Cassarino, J.-P. (2004). Theorising Return Migration : The Conceptual Approach to Return Migrants Revisited, *International Journal on Multicultural Societies*, UNESCO, 6 (2), p.253-279.
- Cissé, M. (2011). Migration de circulation, retour et participation au développement des pays d'origine : cas des migrants sénégalais qualifiés. *Les Cahiers du CREAD*, 98/99, p. 125-142.

- Cissé, M. (2017). Des mouvements noirs au transnationalisme associatif : Au prisme des parcours migratoires des Sénégalais qualifiés de France. *Espace populations sociétés*, 2017/2, p. 1-17.
- Conseil français des investisseurs en Afrique. (2019). *Les diasporas africaines : Accélératrices des économies du continent*, Paris, Eyrolles, 190 p.
- Consulting, I. (2019). *La diaspora africaine dans les starting-blocks pour retourner travailler sur leur continent*, Innogence Consulting. <https://www.innogenceconsulting.com/post/étude-la-diaspora-africaine-dans-les-starting-blocks-pour-retourner-travailler-sur-leur-continent>
- Corréa, P. (2012). Paris et la mobilité des élites africaines : Une page qui se tourne. *Outre-Terre*, n° 33-34(3), p. 527-535.
- De Beukelaer, C. (2018). *Développer les industries culturelles, leçons du palimpseste de la pratique*, Bruxelles, PIE-Peter Lang, 184 p.
- De Beukelaer, C., & Spence, K.-M. (2018). *Global Cultural Economy*, Abingdon, Oxon, Routledge, 200 p.
- De Gourcy, C. D. (2007). Le retour au prisme de ses détours ou comment réintroduire de la proximité dans l'éloignement. *Revue européenne des migrations internationales*, 23(2), p. 159-171.
- Despres, A., & Amico, M. (2016). Migrer à contre-courant. L'exemple des résidents culturels européens en Afrique de l'Ouest. *Cahiers d'études africaines*, 221-222, 367-388.
- Dia, H. (2014). Figures étudiantes sénégalaises à l'étranger. De la recherche de l'excellence transnationale au retour contraint dans la communauté. *Hommes & migrations*, 1307, p. 95-103.
- Dia, H. (2015a). Le retour au pays des diplômés sénégalais : Entre « développement » et entrepreneuriat privé. *Journal of international Mobility*, n° 3(1), p. 115-128.
- Dia, H. (2015b). Les diplômés en langue arabe au sein de l'élite sénégalaise : Du symbolique à l'académique. *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, 14, p. 187-206.
- Diatta, M. A., & Mbow, N. (1999). Releasing the Development Potential of Return Migration : The Case of Senegal. *International Migration*, 37(1), p. 243-266.
- Dimé, M. (2015). « Flamber moins et investir utile » : La promotion de l'entrepreneuriat chez des migrants de retour au Sénégal. *Africa development. Afrique et développement*, 40(1), p. 81-97.
- Diop, M. (2017). *La gouvernance culturelle au Sénégal*, Dakar, Editions L'Harmattan, 194 p.

- Fall, A. S. (2007). *Rapport final d'évaluation externe du programme « Transfert of knowledge trough expatriate nationals »(TOKTEN) et de formulation du descriptif d'un nouveau programme*. Ministères des Affaires Etrangères du Sénégal, PNUD. erc.undp.org/evaluationadmin/downloaddocument.html?docid=3509
- Fall, M. (2010). Migration des étudiants sénégalais. Impact sur le développement de leur pays d'origine. *Hommes & migrations*, 1286-1287, p. 222-233.
- Flahaux, M.-L. (2017). Home, Sweet Home?. The Effect of Return Migration Support Mechanisms on Reintegration. *Espace populations sociétés*, 2017/1, p. 1-17.
- Flahaux, M.-L., Eggerickx, T., & Schoumaker, B. (2017). Les migrations de retour en Afrique. *Espace populations sociétés*, 2017/1, p. 1-5.
- Fouquet, T. (2014). Construire la blackness depuis l'Afrique, un renversement heuristique. *Politique africaine*, n° 136(4), p. 5-19.
- Fouquet, T. (2017). La nuit urbaine, un « espace potentiel » ? Hypothèses dakaroises. *Cultures & Conflits*, 105-106, p. 83-97.
- Gérard, É., & Wagner, A.-C. (2015). Introduction : Élités au Nord, élités au Sud : des savoirs en concurrence ? *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, 14, p. 7-24.
- Gilroy, P. (2017). *L'Atlantique noir : Modernité et double conscience*, Paris, Amsterdam, p. 381.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi*. Paris, Les Editions de Minuit, 256 p.
- Grysole, A. (2018). De bonnes fréquentations. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 225(5), p. 28-41.
- Gueye, A. (2018). L'engagement des universitaires africains expatriés dans l'enseignement supérieur en Afrique. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 12(4), p 553-579.
- Gwet, Y. (2019). *Vous avez dit retour?* Paris, Présence Africaine, 200 p.
- Hily, M.-A. (2006). Revenir, rester ou circuler ? In W. Berthomière & C. Chivallon, *Les diasporas dans le monde contemporain : Un état des lieux*, Paris, Karthala, p. 261-265.
- Inspire Afrika. (2017). *Étude | Inspire Afrika, « Qui sont les repats africains? »* <http://inspireafrika.com/tag/etude/>
- Jeanpierre, L., & Roueff, O. (2014). *La culture et ses intermédiaires*. Paris, Archives contemporaines, 305 p.
- Jedlowski, A. (2019). *Afriques audiovisuelles : Appréhender les transformations contemporaines au*

prisme du capitalisme global. *Politique africaine*, n° 153(1), p. 7-27.

- Kabbanji, L., Levatino, A., & Ametepe, F. (2013). Migrations internationales étudiantes ghanéennes et sénégalaises : Caractéristiques et déterminants. *Cahiers québécois de démographie*, 42(2), p. 303-333.
- Kisukidi, N. Y. (2019). Du retour. Pratiques politiques afro-diasporiques. In Mbembe A. & Sarr F., *Politique des temps. Imaginer les devenirs africains*. Dakar, Philippe Rey-Jimsaan, p. 147-174.
- Lesourd, M. (2012). Mondialisation et nouvelle mobilité des élites africaines. La mobilité bourgeoise au Sud. *EchoGéo*, 20, Article 20, p. 1-15.
- Levatino, A., & Pécoud, A. (2014). Une analyse du discours international sur la « fuite des cerveaux ». Un consensus en trompe-l'œil. *Cahiers d'études africaines*, 213-214, p. 195-215.
- Mahut, D. (2014). Les Bamakois diplômés de Paris. Ethnographie d'une petite bourgeoisie en voie de déclassement. *Hommes & migrations*, 1307, p.19-27.
- Marie, A. (2008). Individualisation : Entre communauté et société l'avènement du sujet. In *L'Afrique des individus*, Paris, Editions Karthala, p. 405-436.
- Marschall, S. (2020). "I Went Back to my Old School". *Cahiers d'études africaines*, n° 238(2), p. 302-322.
- Mary, K.. (2014). *Les élites maliennes en quête d'Amérique : Migrations internationales pour études et enjeux d'une reproduction sociale inachevée*, Thèse de doctorat, Université de Caen Normandie, 415 p.
- Mary, K. (2020a). (Re)penser les liens entre catégories sociales et migrations pour études au Sud. *Migrations Société*, N° 180(2), p. 65-81.
- Mary, K. (2020b). Le (double) passeport des élites africaines. Être et rester cosmopolite au Mali grâce à l'acquisition d'une seconde citoyenneté. *Politique africaine*, n° 159(3), p. 125-144.
- Mazzela, S. (2009). *La mondialisation étudiante. Le Maghreb entre Nord et Sud*. Paris, Karthala, 401 p.
- Mbengue, M. S. (2016). *Retour et Non-Retour des Etudiants Sénégalais formés en France*, Riga, Editions Universitaires Européenne, 504 p.
- Mezger Kveder, C. L., & Flahaux, M.-L. (2013). Returning to Dakar : A Mixed Methods Analysis of the Role of Migration Experience for Occupational Status. *World Development*, 45, p.

223-238.

- Navarro, C. (2018). Gratuité et entreprenariat Hip Hop au Sénégal : L'exemple du Festa 2H. *Transposition*, 7, p. 1-19.
- Navarro, C. (2019). « Le soldat n'a pas fui, il est parti chercher de la force » : Explorer les imaginaires migratoires à l'aune des carrières artistiques dans le rap au Sénégal, *Revue européenne des migrations internationales*, Vol. 35(1), p. 149-169.
- Neveu-Kringelbach, H. (2007). « Le poids du succès » : Construction du corps, danse et carrière à Dakar. *Politique africaine*, 107(3), p. 81-101.
- Niane, B. (1992). Le transnational, signe d'excellence. *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 95(5), p. 13-25.
- Olivier, E. (2017). Les opérateurs téléphoniques comme nouveaux opérateurs culturels politiques de la musique au Mali. *Politiques de communication*, n° 1(HS), p. 179-208.
- Petit, V. (2007). *Migrations internationales de retour et pays d'origine*, Paris, Centre population et développement, 208 p.
- Quashie, H. (2015). La « blanchité » au miroir de l'africanité. Migrations et constructions sociales urbaines d'une assignation identitaire peu explorée (Dakar). *Cahiers d'études africaines*, 220, p. 761-786.
- Retière, J.-N. (2003). Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire. *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 16(63), p. 121-143.
- Sinatti, G. (2011). 'Mobile transmigrants' or 'unsettled returnees'? Myth of return and permanent resettlement among Senegalese migrants. *Population, Space and Place*, 17(2), p. 153-166.
- Sinatti, G. (2019). Return migration, entrepreneurship and development : Contrasting the economic growth perspective of Senegal's diaspora policy through a migrant-centred approach. *African Studies*, 78(4), p. 609-623.
- Smith, É. (2015). Sénégal, la diaspora fait-elle l'élection ? *Afrique contemporaine*, n° 256(4), p. 51-72.
- Soumahoro, M. (2020). *Le Triangle et l'Hexagone—Réflexions sur une identité noire*, Paris, La Découverte, 160 p.
- Tandjigora, F. (2019). Le Non-retour des Étudiants Boursiers : Un cas inédit de l'immigration malienne en France. *Cahiers d'études africaines*, 37, p. 113-133.
- Tarrius, A. (1993). Territoires circulatoires et espaces urbains : Différentiation des groupes migrants.

Les Annales de la Recherche Urbaine, 59(1), p. 51-60.

Thioub, I., Diop, M.-C., & Boone, C. (1998). Economic Liberalization in Senegal : Shifting Politics of Indigenous Business Interests. *African Studies Review*, 41(2), p. 63-89.

Timera, M. (2007). Transnationaux et plurinationaux ? Émigration, retours et citoyenneté française au Sénégal. In V. Petit, *Migrations internationales de retour et pays d'origine*, Paris, Centre population et développement, p. 183-191.

Timera, M. (2014). Mots et maux de la migration. De l'anathème aux éloges. *Cahiers d'études africaines*, 213-214, p. 27-47.

Wagner, A. C., & Réau, B. (2015). Le capital international : Un outil d'analyse de la reconfiguration des rapports de domination. In J. Siméant, *Guide de l'enquête globale en sciences sociales*, Paris, Cnrs, p. 33-46.

Wane, I. (2015) « 'Boo nee musicien ñu daadi la xeeb' : Les artistes sénégalais au miroir de leurs œuvres ». *Présence Africaine* 191: 193-204.

œuvresœuvres. *Présence Africaine*, 191(1), p. 193- 204.